

IL OU LES NEURONES ENSORCELES



IL OU LES NEURONES ENSORCELES

(Début de la première partie)

Jacques-Joseph Moreau de Tours, précurseur de la psychiatrie expérimentale : « ces idées (...) qui viennent on ne sait d'où, deviennent de plus en plus nombreuses, plus vives, plus saisissantes. Le sens de l'ouïe, comme tous les autres sens, est rendu extraordinairement impressionnable par l'action du haschich. La musique la plus grossière (...) vous exalte jusqu'au délire ou vous plonge dans une douce mélancolie. Le temps semble d'abord se traîner avec une lenteur qui désespère. (...) Toute idée précise de durée nous échappe, le passé et le présent se confondent. » [Extrait du traité haschich et aliénation]

Il est vrai qu'avec le haschich on peut rechercher un effet antidépresseur, anxiolytique ou hypnotique. Et dans les terrains psychologiques favorables la schizophrénie en est déclenchée. Seulement le remède pharmaceutique qu'on inflige aux schizophrènes pour soigner sa maladie est aussi antidépresseur, anxiolytique, hypnotique et provoque des effets ressentis bien supérieurs en intensité que ceux que peut provoquer cette drogue qui est aussi un psychotrope.

Dans ce livre, je tente de mettre en avant qu'on soigne mal les dysfonctionnements cérébraux incontournables de l'adolescence qui, bien souvent, ne semblent pas s'être estompés chez le schizophrène à l'âge adulte.

Le 16 mars 1998

Arcueil. La grille de dehors vient de claquer. Des pas pressés de talons aiguilles s'évanouissent. Il y a un choc sourd, étouffé : un bruit de portière qui claque. Les hélices du moteur ventilent la rue de leur ronronnement. La voiture part. Au même moment, au-dessus de sa tête, en altitude, un avion ébranle le ciel. Silence. La nuit reprend ses droits. Le volet coulissant d'un curieux réprend des bruits dans le silence, puis plus rien.

Tout au fond la nationale vingt est aphone. Seul le passage d'une moto la fait siffler. Le ciel craque encore, comme un éboulement lointain, quelque chose qui arrive, gronde presque, puis reste distant, et emporte ailleurs des centaines de mètres cube d'hurllements projetés par des turbines. Tout cela se passe très haut.

Ici, les vibrations du radiateur forment le fond sonore. Sinon, rien ne bouge. Tout semble endormi. Les nuits à Arcueil lui sont maintenant souvent mortelles. Il y meurt derrière du béton, dans un jardin et une maison invisibles. Devant une rue vidée de ses automates. Un royaume des chats et des voitures, mais dans lequel il ne se passe jamais rien que de quotidien.

Dehors, d'autres portières claquent. La grille ébranle sa structure de fer. Des voix fusent, gaies. On se dit au revoir, puis la voiture part. Elle file tout droit et devient inaudible, lorsqu'au bout de la rue, elle tourne à droite et se perd entre immeubles et résidences.

Il ne voit pas le ciel : la fenêtre est ouverte, mais les volets sont clos. Dessous, le radiateur que leur a installé le propriétaire est encore tout cabossé du pot de fleurs qu'il lui a balancé sur le coin du nez. Rien à foutre. Excepté le rectangle rouge du tapis et les raies noires des meubles dont il est entouré, à ses yeux le monde est essentiellement sonore, car ses vues le mènent ailleurs. Il se voit comme il aime. C'est-à-dire sans le recours du miroir. Il se voit dans ses pensées. Et à mesure qu'en lui les pensées s'équilibrent, il sent la rotation de la Terre plus nettement. Il tourne avec elle.

Son esprit est un singe qui à force d'avoir les mains à la place des pieds, flotte dans un univers de branches, suspendu au-dessus du vide, sans sol horizontal pour repère. Il en est hilare, parce qu'il peut se tenir dans tous les sens, et cela revient au même : le toupet des arbres invisibles lui fournit un espace brisé auquel seuls ses mouvements assurent une continuité. Il n'y a pas d'à l'envers pour lui, que des manières de s'accrocher.

Son esprit est bien pareil au singe : flottant, contorsionniste, et préhensible aux idées. Seulement c'est son corps, auquel il croit qu'on a infligé la verticalité par la station debout, qui lui échappe. Il aimerait ne plus quitter le tapis rouge, là où il est allongé les bras en croix, encore ce matin.

Parmi le fouillis jonché sur son bureau, il y a un poème. Le poème est pour Caroline. Il lui a écrit juste avant qu'elle ne le quitte. Il le récite à l'intérieur de lui-même.

« Ton visage est bleui par le regret
sonnent les étoiles de tes yeux,
l'oiseau s'effeuille en glissant sur ta vie.
J'aime t'évader des terres proches mers,
t'enlever la raideur de tes pieds,

chatouiller tes cheveux d'idées,
et partager ton corps comme du sable fouetté.

Mais glisse le canard sur le lac gelé,
avec l'aisance du cygne
je m'élançe en banc de poissons
dans la vulve de tes cuisse.

Ton visage laisse échapper une nuit
à l'odeur d'étoiles, sur l'immensité bleue.

J'aime effleurer tes sens dans les sens des vents
et sentir le fil,
le fil qui nous relit
nous retient de sauter la vie,
et souffle le si long sentiment.

J'aime la ville de ton ventre
et murmurer, toujours murmurer,
notre nom aux étoiles.

Lorsque ta vulve se referme,
que la nuit à l'immensité bleue
rentre dans ta bouche,
je te considère sous l'éclairage devenue azur.
Tu t'es endormie dans la caresse de mon rêve.

A la chaleur de ton cou, je réchauffe mes rêves d'oiseau.
Je m'élève au-dessus des toits, léger,
emporté par le vent, comme une brume.
Mes plumes couvrent l'air et je file dans l'altitude.

Perdu dans la vitesse des régions du ciel,
un halo de chaleur se traverse en flèche,
le corps raide est supporté seulement
par la fraîcheur de l'air fendu.
Une pluie, elle, se contourne
quant aux nuages, les nuages ...

Le bleu de l'azur épouse la forme de ton corps,
de zigzags, fleuve immobile, près de moi dans le lit.

Je veux tout de tes nuits,
et visiter le paysage de ton monde,
et lancer des ballons d'hélium pour atteindre
les nuages de ton visage,
et rire de tes yeux pour que la Chine
sorte de ton sourire.

Sur ton sein je prélève un morceau de chair,

le satin de tes bras est une crevette
orange, et jaune, et noire,
et je l'avale d'un seul coup de gueule.

Mes crocs sont des lames de fond,
des tourbillons, des courants chauds, ou froids,
dans des aurores de silences et de rencontres sonores.

Soudain, dis-tu, je déchire l'espace liquide
comme le sonar des rynchocéphales
et ma corne te perce le corps.

Une pluie de lave étincelle
dans le fond de la mer.

Il se dégage une vague de chaleur
enfermée dans la bulle
où se déploie son champ d'action.

Des pierres incandescentes sortent de terre,
des coulées de magma refroidies par l'eau
éclatent en vapeur :

le fond marin est transpercé de trous noirs
entre lesquels se faufilent des poissons.

Une méduse nage comme un parapluie,
une raie file comme un écureuil volant.

Ô mon amour, lorsque la folie aura pris
les murs de Pompéi.

Lorsque nos cris seront figés dans les cendres.

Prie pour que les Dieux aient toujours
été les Dieux.

Ne penses pas à toutes les guerres et tous les deuils,
vole dans mon œil.

Baise mes mains et aspire leurs caresses.

Retiens l'essentiel de mes yeux dans tes yeux.

Et lorsque la voie lactée brillera,
en contemplant ta forme d'étoile,
je saurai que c'est toi. »

« Les amants de feu »